

ACCUEIL EDITION IMPRIMEE : A LA UNE S'ABONNER

LE FIGARO *fr*  Un dîner en ville ? XXX XX X Cliquez ici 

lundi 28 janvier **AUJOURD'HUI** ECONOMIE ART DE VIVRE

RECHERCHE OK

L'Essentiel
Monde
France
Politique
Sports
Sciences et Santé
Multimédia
Culture
Rétro 2001

 **LES DOSSIERS**
LES ANNONCES
Emploi/Immobilier
Passer une annonce

 **LES FIGARO étudiant**
www.lefigaro.fr/etudiant
Emplois/Stages
Soirées/Associations

JEUX LE FIGARO
Spectacles, expos, avant-premières ...
Pour jouer, cliquez

A VOTRE SERVICE
A la une du Figaro
Le Figaro vous offre
S'abonner
Club Figaro Loisirs
Chercher un article
Contacter le Figaro

LE GROUPE FIGARO
Le Groupe
Les Publications

LES EVENEMENTS
La Solitaire
Trophée Golf
Cross du Figaro

Aujourd'hui Rétro 2001 Culture Article

Houellebecq : «Je suis l'écrivain de la souffrance ordinaire»

LE FIGARO
Dominique Guïou
Publié le 4 septembre 2001, page 27

Imprimer cet article
Envoyer ce document
S'abonner au Figaro

EN LIGNE A :

LES TITRES
La Renaissance du Musée Guimet
Verdi : le plus dramatique des Requiems
La miraculeuse revanche de Henri Salvador
Narbonne fait ses adieux à Trenet
Césars : le triomphe des femmes
Exposition : l'Amérique la plus «POPulaire»
Tout le monde est fou d'«Amélie Poulain»
Céline, du purgatoire au sanctuaire
Cannes : trucs et ficelles d'un palmarès attendu
Bernard Pivot tire sa révérence

FORUMS
 Crise afghane : vos réactions

LETTRE D'INFO
L'actualité chaque matin par courrier électronique ? Entrez votre e-mail et validez.
 OK

SOUVENEZ-VOUS
Rétro 2001 : tous les événements de l'année 

INVITATIONS
 Le Figaro vous invite : cliquez ici

TOURISME
Envie de partir ? Des idées de vacances. 

LE FIGARO. - Alors que votre roman déchaîne la polémique, n'est-il pas utile de rappeler que vous racontez une histoire d'amour ? Michel Houellebecq. - Oui, je raconte la rencontre d'un homme et d'une femme qui se désirent, qui s'aiment, qui vivent ensemble et qui envisagent même d'avoir des enfants. Cet amour tombe littéralement sur mon personnage masculin, homme de type «houellebecquien», qui ressemble au héros d'Extension du domaine de la lutte. Un homme qui a peur de s'attacher, qui refuse la passion, qui est résigné à une vie sans grand bonheur et sans grand malheur. Et voilà qu'il croise Valérie, une jeune femme nature, très physique, qui, elle, n'a pas peur d'aimer. Valérie effraie un peu mon héros. Il mettra plus de 100 pages et quinze jours pour répondre aux avances de la jeune femme.

Vos personnages féminins peuvent être classés en deux grandes catégories : les femmes qui sont capables d'aimer et celles qui ne sont capables que de séduire. Ou, si vous préférez, les femmes qui ne séparent pas le désir du plaisir et celles qui ne sont plus capables d'accéder au plaisir, à cause de leur narcissisme, de leur froideur. Nous vivons dans un monde où le désir est constamment suralimenté par les fantasmes (les photos publicitaires, les magazines féminins...) On a de plus en plus de mal à associer désir et plaisir. Le plaisir n'est plus le prolongement naturel du désir.

D'où cette incapacité d'aimer que vous montrez du doigt à travers la description de personnages secondaires dont la vie privée est désastreuse...

Le personnage de la femme mariée qui fréquente les boîtes sado-maso est très emblématique. Elle suit une mode. Son désir est dicté par l'époque. Elle n'est qu'un zombie qui réussit efficacement à rendre malheureux son mari. Cette tradition de la sexualité qui s'épanouit dans la transgression a pris son essor avec Georges Bataille. Ensuite, sous couvert de libération sexuelle générale, on a levé les tabous sur le sado-masochisme. Le sexe sans le contact des épidermes, le sexe dans la cruauté et la transgression, ce n'est pas pour moi.

Votre roman est entrecoupé de scènes très crues. Cette répétition de scènes sexuelles est-elle vraiment utile à la progression du récit ? Plus une relation devient amoureuse, plus elle devient sexuelle. Je sais que ces scènes peuvent choquer, tout simplement parce que la part de honte, malgré la libération sexuelle, n'est pas levée sur le corps. Ce que je décris ne me paraît pas choquant. Il me semble que c'est ce que peuvent faire un homme et une femme qui s'aiment. Je ne trouve pas cela choquant car j'estime que mes désirs sexuels ne sont pas choquants. Je revendique l'absence de fantasmes. Je refuse le fantasme, je n'en ai pas besoin. Je le refuse d'autant plus qu'il est désormais programmé par le marché, à travers l'érotisation extrême de la publicité, par exemple.

Est-il difficile d'écrire des scènes d'amour physique ? J'aime écrire les scènes sexuelles, mais ce sont elles qui me donnent le plus de travail. Il est beaucoup plus facile de décrire avec fluidité l'historique d'un groupe international de tourisme que de dire avec justesse ce qui se passe dans le corps et le cœur des personnages pendant l'amour. Il faut organiser ce qui au départ est une forme confuse de sensations, d'émotions, de sentiments. J'essaie de rester sur la ligne ni ange ni bête.

Au-delà du sexe, le corps est très présent dans vos romans... Je crois que c'est l'une des raisons qui font que François Nourissier apprécie

mon travail. Lui-même dans son oeuvre a reconnu cette présence du corps : ses mesquineries, ses défaillances. Il a été confronté lui aussi à la difficulté de parler du corps. Auguste Comte, l'un de mes maîtres à penser, a écrit des pages très subtiles sur l'infirmité du langage à rendre compte du corps. Il a montré à quel point il est difficile pour un malade d'exprimer ses symptômes, de décrire ses souffrances à un médecin. La difficulté est la même lorsqu'on essaie d'exprimer le plaisir amoureux.

Vous avez dit : «C'est le travail du romancier de dégager le négatif.» En effet, vous apportez peu de bonnes nouvelles...

Je me suis intéressé pour le moment à la France. Mais je compte bien étendre mon travail à d'autres pays. Pour la Thaïlande, pays dans lequel j'ai séjourné plusieurs fois (j'y suis allé pour la première fois en 1992), j'ai été bloqué par la langue et je regrette que cette barrière m'ait empêché d'aller plus avant. Je déteste les États-Unis, et il me serait utile d'aller passer six mois ou un an là-bas pour étudier de près le mode de vie des Américains moyens. Je m'attacherai à l'Amérique profonde. Pour Manhattan et la jet-set, il y a Bret Easton Ellis qui fait ça très bien.

Avez-vous besoin de vous déplacer pour écrire ?

J'ai le goût des voyages. Pour écrire sur le monde, il faut se déplacer. On ne peut pas se contenter de la télévision et d'Internet.

Pour le moment, vous vivez en Irlande. Ce pays peut-il vous inspirer ?

J'espère bien que non. Car mon travail a un côté très destructeur. Quand je m'intéresse à un pays, je cours toujours le risque que mon intérêt s'épuise une fois le livre fini. J'aime vivre en Irlande et je souhaite pouvoir continuer à y vivre tranquillement.

Vous cultivez l'ambiguïté. Vos héros ont des points communs avec vous. Ils se prénomment Michel, comme vous...

Oui, il est très important pour moi de créer avec mon héros, qui est aussi le narrateur, un lien très fort dès le départ. Voilà pourquoi le personnage principal de mes romans se prénomme toujours Michel. Il me faut cette proximité pour démarrer. Ensuite, dès les premières pages, je peux établir une distance : dans Plateforme, Michel n'est pas marié, il est tout seul, il travaille au ministère de la Culture. Moi, j'ai une épouse, j'ai un petit chien et je n'ai jamais été fonctionnaire d'un ministère... Il me faut ce mélange d'affinités et de répulsion, de proximité et de distance. Cela me permet de dire «je» et de faire exprimer par mon héros plus facilement des pensées qui peuvent être les miennes, de lui faire vivre des émotions ou des événements que j'aimerais vivre, ou au contraire de lui faire exprimer ce que je ne voudrais surtout pas être ou penser, d'en faire un double négatif. Cette identification/répulsion avec le narrateur crée un rapport complexe, c'est moins facile lorsqu'on écrit à la troisième personne.

Votre héros a un goût manifeste pour l'injure. En quelques pages il traite son père qui vient d'être assassiné de «vieux salaud», de «vieux con», de « crétin » ; il qualifie d'«abrutie» une collègue de bureau ; les hôtes de l'air sont des « salopes » ; l'écrivain américain Frederic Forsyth est un «imbécile» ; et vous traitez les rédacteurs du Guide du Routard de «connards humanitaires protestants». Vous n'épargnez même pas votre héros, qui se qualifie lui-même de «connard» ! Pourquoi tant de hargne ?

Je le reconnais, l'invective est un de mes plaisirs. Cela ne m'apporte dans ma vie que des problèmes mais c'est ainsi : j'attaque, j'injure. J'ai un don pour ça, pour l'injure, pour la provocation. Donc je suis tenté de l'utiliser. Dans mes romans, ça met un certain piquant ; c'est plutôt drôle, non ? Il y a un burlesque propre à l'injure que j'aime bien dans la littérature, et qui est rare aujourd'hui. J'aime beaucoup relire les imprécations et les méchancetés de Léon Bloy. Cet esprit-là me plaît.

Parfois cela vous conduit à certains dérapages...

Oui, c'est vrai. Quand on me demande ce que je pense, après une conversation en confiance de plusieurs heures, des mots peuvent se former. Alors je me laisse aller. Je me laisse d'autant plus aller que ce que je pense à titre individuel me paraît sans importance. Cela vient de cette tradition française de demander son avis sur tout à un écrivain. Certaines phrases que j'ai peut-être prononcées m'ont valu bien des ennuis. Je me dis que je ne recommencerai plus. Mais trop de temps se passe entre la sortie de deux livres : j'oublie et je recommence ! La provocation ne dure que le temps de la sortie d'un livre. C'est quand même très secondaire. C'est pourquoi j'attache une plus grande importance à mon don lyrique. Une belle phrase, ça reste ! Je vous en cite une qui va rester : «Pour moi, Valérie n'aura été qu'une exception radieuse. (...) Ce phénomène est un mystère. En lui résident le bonheur, la simplicité et la joie ; mais je ne sais toujours pas comment, ni pourquoi, il peut se produire. Et si je n'ai pas compris l'amour, à quoi me sert d'avoir compris le reste ?» Ou même une

phrase aussi simple que : «Valérie me manque.» C'est une performance qu'elle soit aussi bouleversante ! (*rires*).

Le style, justement. Certains critiques s'offusquent de l'absence de «belles phrases» dans vos romans. On vous reproche parfois d'être plat, ou lourd (notamment parce que vous recourez souvent à l'adverbe).

L'adverbe est un modulateur. Il n'y a aucune raison de crier haro sur l'adverbe. Je ne vois vraiment pas comment j'aurais pu faire passer plus précisément l'état d'esprit de mon héros lorsque j'ai écrit : «Je déprime gentiment» dans *Extension du domaine de la lutte*. Trop d'écrivains sont victimes d'une idée malheureusement très répandue selon laquelle il y a un vrai style quand l'auteur triture la langue d'une façon qui n'appartient qu'à lui. Nietzsche, qui n'est pas un de mes maîtres à penser mais dont j'admire les considérations sur l'art, disait : «Je n'ai pas un style, j'en ai plusieurs.» Le style doit refléter un certain état mental. Il me semble normal d'avoir plusieurs styles. Nietzsche peut être euphorique puis écrire des aphorismes à la manière des moralistes. Il y a enfin une chose qui peut faire croire que je manque de style : j'aime bien reproduire de manière facétieuse divers types de discours : marketing, sociologie, etc.

Vous vantez les avantages du tourisme sexuel, et dans le même temps vous proclamez que la seule vraie valeur, c'est l'amour. Êtes-vous un nouveau romantique ?

Le nouveau romantisme a un bel avenir à long terme. Dans le romantisme il y a cette belle idée que le bonheur absolu est possible immédiatement. De ce point de vue-là, je suis un romantique. Mais un roman romantique aujourd'hui est impossible à envisager. Françoise Hardy ne pourrait pas, aujourd'hui, imposer ses chansons de jeunesse. La fracture a eu lieu au moment où l'expression d'un chagrin d'amour, dans une chanson, est devenue ridicule. On est devenus de plus en plus froids, de plus en plus distancés. La réhabilitation de Lamartine n'est pas pour demain !

Vous savez exprimer la souffrance. Beaucoup de lecteurs vous témoignent leur gratitude pour avoir su dire leur mal-être...

J'ai commencé à exprimer la souffrance et les refoulements dès *Extension du domaine de la lutte*. Ce roman est apparu à beaucoup comme une espèce de douche froide par rapport aux années Tapie, argent roi, etc. Je montrais des gens qui étaient les victimes d'un certain système et qui ne pouvaient pas parler de leur souffrance. L'expression de la souffrance personnelle, dans ces années où les gagnants étaient idolâtrés, était obscène. J'ai brisé le tabou.

Vous êtes un des rares écrivains à avoir des fans, des groupies. Un site Internet (1) a été créé à l'initiative d'une de vos admiratrices. Comment expliquez-vous ce phénomène ?

Je crois que c'est tout simplement parce que j'arrive à dire la souffrance de la classe moyenne. Je suis l'écrivain de la souffrance ordinaire.

(1) www.multimania.com/houellebecq



Aujourd'hui : L'Essentiel / Monde / France / Politique / Sports / Sciences et Santé / Multimédia / Culture / Rétro 2001 / Crise afghane
Economie : L'Essentiel / Monde / France / Finance / Entreprises / Médias / Spéciale Euro / Patrimoine / Emploi / Rétro 2001 / Bourse
Art de Vivre : Temps libre / Gastronomie / Tourisme / Mode / Maison / Bien-être

Droits de reproduction et de diffusion réservés © lefigaro.fr 2001.
 Le Figaro est membre du réseau [EDA](http://eda.com).